

Ça tombe plutôt mal.

Petites histoires funestes et réflexions de cimetière



Par Guillaume Mauro

Guillaume Mauro

Ça tombe plutôt mal

Petites histoires funestes et réflexions de cimetière

© Guillaume Mauro, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4611-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie ces lignes aux inspireurs, ceux qui par l'expression artistique de leurs pensées m'ont donné le courage d'écouter la mienne.

Si ce livre voit le jour, c'est seulement grâce à l'infinie patience et l'amour d'une femme.

Un réveil douloureux

— « Mais bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

..... *Silence*.....

— J'ai la tête en bouillie... Ça me brûle partout, trop de lumières, trop de sons, trop de...

..... *Silence*.....

— Je ne comprends rien. S'il vous plaît, quelqu'un peut venir me sortir de là ? !

..... *Silence*.....

— Personne ?

..... *Silence*.....

..... *Silence*.....

— Non, mais ça va, merci, laissez tomber, je vais me débrouiller tout seul ! »

..... *Silence*.....

..... *Silence*.....

..... *Silence*.....

Gueule de bois

Désaccordage entre corps et esprit

Je suis mort. Je m'en rends compte désormais. Il serait difficile d'expliquer cette certitude, mais disons sobrement que j'y vois plus clair que jamais. Cette pleine présence de ma conscience m'interroge et me fascine à la fois. J'ai la sensation étrange que malgré la retraite anticipée de mes organes, quelque chose ne voulait pas en rester là. Comme si, emporté par son élan, un battement finissait sa course au-delà des limites du corps. On dirait bien que la vie soit une habitude pas si évidente à perdre.

Dans ce bouillonnement puissant, j'arrive à ressentir chaque infime cellule qui me constituait. Ce corps, ce vieil ami qui m'a accompagné et tout enduré sans contestation, consomme aujourd'hui notre rupture. Je ne m'explique pas mon état. La recherche de la compréhension n'est plus de mise, enfin, me semble-t-il. Après tout, il y a des mystères qui méritent d'être savourés. Et puis, à quoi pourrait bien servir la résolution de cette énigme ? La conviction qu'il me reste est que je suis bel et bien mort. Je suis arrivé à l'instant tant attendu par tous avec une grande patience. Le point d'orgue qui a sans cesse semblé rythmer l'agitation des hommes.



Cette lucidité, toute en transparence, sur le fait que nous sommes finis m'a tellement contrarié durant toutes ces années parmi les vivants... La douleur se réclamant de ce qui ne fut peut-être que la peur d'une confrontation à l'inconnu, une appréhension de la disparition. Une crainte qu'une effervescence incessante a tenté de faire oublier. Dans tous les cas, le simple fait d'envisager la suite, ou plus exactement de ne rien pouvoir envisager du tout me détruisait. Projetée dans cette vision du pire, l'imagination s'emballe... ça cogite, ça cogite... Tout ça était trop incertain pour que je puisse le supporter avec sérénité.

Je n'ai que rarement su tolérer le changement. Il faut se refaire des amis, trouver ses marques... Si j'appréciais mon état actuel à la manière d'un vivant, je devrais alors de nouveau élaborer, planifier une nouvelle fois tout un avenir dans la mort, sans même l'assurance d'en avoir un... bref, on le sent, c'est compliqué ! Et puis s'il existe un après, cela serait presque inacceptable que de

revivre une fois que tout est terminé. Il s'agirait quasiment d'une publicité mensongère, un film qui se suffit à sa bande-annonce. À présent, je peux le dire : « Plus de mal que de peur ».



Je pourrais faire le bilan de ma vie, mais elle est ce qu'elle fut. L'heure n'est pas au jugement, mais à la constatation. J'ai participé à la comédie humaine de la manière dont j'ai pu, sans être vraiment là. Un peu à la façon de ces timides qui ne sont pas à leur aise lors des soirées où tout le monde sait qu'il faudra danser. D'un naturel plutôt concilient, on fournit l'effort, on se cherche à boire et l'on s'appuie contre le mur en essayant de ne pas se faire emporter dans une chenille qui redémarre. Mais il serait raisonnable de constater, du moins en ce qui me concerne, que j'ai surtout été absent de la partie et, en me retournant, je reste quand même étonné d'avoir parcouru tout ce chemin en ayant pu conserver un petit soupçon de cohésion... Enfin, j'aime à le penser. Je n'arrive pour autant pas à savoir si j'ai réellement décidé quoi que ce soit durant mon temps alloué sur terre.

Dans cette persistance rétinienne de la vie, les flashes des moments perdus me reviennent et se bousculent. Comme une vague photographie qui prend le temps de s'effacer, lentement. Toutes considérations faites, je crois comprendre que je n'ai jamais su quoi faire ni où aller et malgré tout, les morceaux s'imbriquent parfaitement dans une absolue continuité. Je suis maintenant là, dans une sorte de vibration pénétrante. Pris dans le silence d'un incompréhensible vacarme. Tous ces bruits s'entrecroisent, se percutent et sillonnent mes perceptions. Semblables à une de ces nuées sonores qui s'élève de la nuit en compagnie des relents d'alcool et d'urine ; quand les gens se forcent à la rencontre, pour vivre, ou pour oublier qu'ils vivent. Une différence de point de vue qui ne tient qu'à la taille du verre et au nombre de personnes qui trinquent avec vous. Aveugle et prisonnier, je tombe dans une perpétuelle mouvance de couleurs qui me rappelle certains clips de musique où l'overdose d'effets à bas budget nous écoeure et nous fascine à la fois.



Chacune des parties de mon corps inerte me brûle et raisonne au rythme que prenait autrefois mon cœur. Une empreinte sensorielle résiduelle en guise d'adieu à ma matière. Cette surabondance d'informations me plonge dans un

délectable désarroi et me submerge. Je ne respire plus et pourtant des milliers d'effluves me parviennent, je les distingue. J'y ai accès, nuance par nuance. Je capture le moindre détail, l'infime aspérité. Toutes ces lumières, ces sons, ces goûts, ces odeurs, ces textures qui ont imprégné ma peau durant mon existence me reviennent de plein fouet dans ma mort, troublent ma réflexion, me donnent la nausée. Heureusement que plus rien ne fonctionne, ça m'évitera d'avoir à me vomir dessus. Vous imaginez l'éternité dans cet état... je n'ai même pas pris une chemise de rechange.

Cela dit, tout ceci ne m'est pas inconnu. J'ai déjà expérimenté ce tumulte d'impressions. C'est la seule explication plausible au fait que je ne me laisse pas aspirer dans la folie : je connais cette stase. Au travers d'une ou deux malencontreuses excitations du nerf vagal court-circuitant mon corps, j'ai pu toucher de l'esprit ce sentiment. Ces transes, ces arrêts sur image de mon court-métrage qui me donnaient le droit aux heures lentes des regards minutieux et m'ouvraient aux peurs de la mise en abyme. Je savoure pour la première fois pleinement la perception, dans l'immédiat et sans interruption, de l'échappée physique et sensorielle. Je dois bien avouer que rien n'est plus apaisant que d'être tout à fait concentré à ce que l'on peut penser, sans les interférences de l'avoir été et du sera. Cependant, en dehors de ces quelques exceptions, je peux affirmer que je suis resté confortablement assis, pour l'essentiel de ma défunte vie, les deux pieds en éventails, me délectant d'un programme des plus hypnotisant. Une ivresse d'informations engluant ma pénible capacité à en saisir plusieurs à la fois... Juste assez pour me faire grossir avec du pop-corn salé sur le film de mon existence. Ingérant compulsivement ces tonnes de tout, de rien, me digérant malgré moi dans un tri ; un engourdissement de la pensée ; un châtiment absurde digne d'une tragédie grecque. Je dois seulement à la grâce pragmatique de mon corps d'avoir su garder son sérieux et d'avoir pu préserver ma raison haute. Maintenant que je n'ai plus de choix à faire sur ce qui doit être apprécié à l'urgence vitale, alors que je n'ai plus de corps à suivre, mon esprit est libre de vagabonder. Il a tout le loisir de pouvoir entremêler, superposer les sensations, les souvenirs et les projections. Tout est là, dans ma tête pleine de capacités, juste à côté d'un petit asticot qui commence à creuser. Une cohérence de la mise à plat s'installe.



Sans corps fixe, sans cette ancre matérielle, j'accède à une nouvelle perspective sur tout ce qui a été engagé à mon insu pour entretenir l'harmonie du

vivant. Ce que je percevais alors comme une barrière cognitive se transforme soudain en secret dévoilé. Il en résulte en conséquence cette intense conviction que mon corps a systématiquement refusé de me laisser accéder à ce désaccordage. Il a toujours agi pour ne pas briser le mouvement, pour ne pas casser l'élan, comme s'il avait eu peur que je cale, que je ne puisse jamais repartir. Comme si s'apercevoir de l'évident non-sens de la situation n'était pas quelque chose qui lui soit, et donc nous soit, bénéfique. Il avait des ordres, un plan, une mission et il semblait fonctionner sur l'adage : « Réfléchir, c'est commencer à désobéir ». Il m'a inlassablement répété de ne pas regarder en bas de la ligne, de me fixer droit devant sur le pas suivant. Dans l'escalade de l'existence, il nous a ainsi préservés du vertige de la mort.

Si je devais décrire cette sensation de dictature du corps, tandis que ces ressentis s'emparaient de moi lors de mes errances, ça donnerait une route sur laquelle j'avance. Une bonne route, immensément rectiligne, dans un style road movie américain où même l'acteur au volant ne lui porte plus attention, préférant parler à son passager pour casser la monotonie. Vous voyez ? Un beau goudron avec son décor ondulant sous la chaleur, les montagnes rouges dans le fond qui bordent la plaine déserte et ses boules d'herbes qui roulent. On entend presque un air d'harmonica.

Je progresse dans cette scénographie simple, mais ce qui m'inquiète, c'est que je n'arrive plus à savoir si je bouge. Et durant ce minuscule moment où j'ose entreprendre d'analyser autour de moi, je ne suis pas proprement certain de ce que je vois. L'horizon est bien dégagé, mais le paysage est trop lointain pour que je me sente me déplacer. J'arpente ce chemin depuis des années, je me sais venir du point A, et je sais où se situe le point B (au bout du trajet, je suppose). C'est ce que j'avais envisagé et tant que je me pensais avancer tout se déroulait normalement. Mais si en dépit de moi-même je me déconcentre un instant pour questionner la constance du mouvement, je le sens, ça pose un problème. Celui d'accepter de ne pas savoir ce qui se passe. Depuis quand je roule ? Est-ce que je roule ? À ce moment précis, j'ai bien l'esprit entre deux chaises. Je me sens comme coincé dans une de ces images que la pellicule du film ne peut nous montrer ; dans une de ces absences dont l'œil s'accommode pour nous laisser profiter de la séance. C'est dans un de ces instants suspendus que je suis à présent. Dans cet insaisissable souffle du temps qui n'existe pas, un frisson, un vomissement émotionnel s'empare de moi, me paralyse. Ma mécanique me fait entendre que je dois évoluer dans la vue d'ensemble et certainement pas dans le particulier. Puis ça redémarre, mon corps discrètement se remobilise pour